

S'il est une discipline pour connaître une faveur assez neuve des artistes comme du public, c'est assurément la danse. Contemporaine, mais si. A l'attention des bambins des loupiots, pour ainsi dire du jeune public. Débarrassée de tout ce que la danse dite classique comporte de codes complexes, de références littéraires et d'images compassées, délivrée aussi bien de l'obligation de nouveauté ou de choc que s'impose la danse "de recherche", cette danse-là trouve dans la clarté de son écriture, dans la familiarité du mouvement pas toujours chorégraphique, dans un cours moins narratif qu'évocateur, les voies par lesquelles toucher une assistance toute prête à se laisser porter pourvu qu'on lui donne matière à. Après L'une et l'autre ou Peur, moi ? Jamais !!!, la Cie L'une et l'autre en offre un nouvel exemple au petit théâtre Saint-Exupère de Blagnac avec sa troisième création, Un pochoir sur du salpêtre, fable urbaine des rêves que font les murs.

Sur les murs de la ville

La ville. Bruissante au mieux, bruyante souvent, brouhahante de voix et d'échos. Ville mouvement, ville kaléidoscope. Ville de murs, forcément. Palissades. Echafaudages. Et sur toutes ces parois offertes, des traces, des images des signes. Silhouettes figées, ombres chinoises, nains et géants, fantômes en voie d'effacement, grattures dans le ciment. Ces deux-là, tiens : deux femmes face à face, l'une assise en hauteur, l'autre plus bas tenant un ballon rouge – un pochoir sur du salpêtre.

Quelque chose a bougé dans l'ombre, près de la palissade. Une silhouette. Deux. Un ballon, rouge. Comme si l'image avait pris vie, réveillée par l'éclat de la baudruche qu'elles se... disputent ? partagent ? Pour laquelle elles s'élèvent, se hissent, s'escaladent, s'entremêlent se dénouent, qui semble parfois vouloir les fuir, d'autres fois les rejoindre, qu'elles se passent à tour de rôle et retiennent tel le sésame assurant leur présence dans le monde.

La palissade, elle, appelle. Attire le corps contre sa surface impavide. Bée, avale les figures qu'une échelle unit et sépare à la fois, les plaque contre elle comme pour les rendre à la nature d'image immobile. En vain : sur le mur même les figures dansent, réduites au noir, d'une drôle de danse saccadée et follette, contrainte par la matière rugueuse et l'absence d'épaisseur de celles qui la dansent.

Libres, libérées bientôt. De retour, avec elles le ballon rutilant qui est leur délivrance. Mais un signe seulement, une trace... Une image.

Nemo audir...

Connaissez-vous Nemo ? Non pas le petit garçon visiteur du royaume du sommeil (Little Nemo in Slumberland, de Windsor McCay - 1905-1912), mais un homme-silhouette en chapeau et pardessus bien boutonné, une ombre qui arpente depuis quelque lurette les murs de la capitale – souvent suivi à courte distance de son pendant anonyme, un homme encore mais blanc et nu, aux allures de marionnette, que dissémine le peintre Jérôme Mesnager partout où il passe.

De ces figures est né Un pochoir sur du salpêtre : une songerie sur le plat de la ville, ces surfaces désormais envahies de personnages à la vie curieuse, arrêtés dans l'instant d'un geste banal ou incongru. Nathalie Foulquier et Hélène Zanon en ont fait une danse, une manière d'histoire sans trop de fil, claire pourtant. Un épisode. L'expression d'une marche songeuse dans la cité, à rebours des courses sur trottoir, regard vaguant cherchant ailleurs. Toute une vie rêvée à partir d'une image, l'histoire d'une relation, un éclat d'humain tiré du graffiti. C'est donc une danse du contact et de la distance, l'un et l'autre sans cesse rompus et renouvelés ; une danse de l'énergie maîtrisée aussi bien, presque acrobatique parfois. Mais une danse indéniablement chorégraphique, si l'on peut dire, faisant privilège de la clarté et de la simplicité du geste, alternant l'attitude quotidienne et la grâce recherchée, s'imposant à chaque instant une expressivité légère, évanescence, plus émotionnelle que narrative. Une danse humaine, enfin, par laquelle se nouent et défont des complicités, des luttes sans trop de férocité, des sérieux et des espiègleries, que l'usage heureusement raisonné de la vidéo replace dans son contexte urbain, éclaire et dévie malicieusement par la figure animée. De la belle ouvrage. Dès la première seconde, l'attention du pitchou est accrochée par le jeu des images, la musique post-latino bien rythmée, le sifflement mystérieux de la bombe de peinture. Plus tard par le ballon rouge, point de fixation familier de tout le mouvement, par le ballet joueur des danseuses. Les personnages avalés par le mur, la danse drôlette des silhouettes le font pouffer. L'énergie le porte, assure l'écoute. Les images sèment des questions. La danse leur propose une réponse à sa manière, claire et floue dans le même temps, ouverte à l'imagination. Comme un dessin dans l'air, un petit instant de bonheur choré... graphique.

Jacques-Olivier Badia  
Le clou dans la planche